



HAL
open science

Le savoir sur l'écriture et sa transmission à la Renaissance, ou comment fabriquer du papier de papyrus selon Pline l'Ancien

Marie-Elisabeth Boutroue

► **To cite this version:**

Marie-Elisabeth Boutroue. Le savoir sur l'écriture et sa transmission à la Renaissance, ou comment fabriquer du papier de papyrus selon Pline l'Ancien : Colloque Alexandrie, métaphore de la francophonie 2006. 2007. halshs-00132025

HAL Id: halshs-00132025

<https://shs.hal.science/halshs-00132025>

Preprint submitted on 20 Feb 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Marie-Elisabeth BOUTROUE

CNRS – Institut de recherche et d'histoire des textes

**LE SAVOIR SUR L'ÉCRITURE ET SA
TRANSMISSION A LA RENAISSANCE
OU COMMENT FABRIQUER DU PAPIER DE
PAPYRUS SELON PLINE L'ANCIEN**

Des études, quelquefois assez anciennes mais toujours pertinentes, ont montré depuis longtemps le goût manifesté par les hommes de la Renaissance pour les *realia* de l'Antiquité. On le sait, ce goût connaît des applications assez nombreuses : on collectionne les monnaies, les statues, on cherche les textes, on réfléchit sur leur sens et il est assez facile de mettre en évidence le lien entre la constitution des collections et la transmission des savoirs anciens. Dans cet attrait général pour l'Antiquité, l'Égypte occupe une place toute particulière. Charles Perrat, dans un article publié dans la *Bibliothèque de l'école des Chartes*, offrait, dans les années cinquante, un aperçu particulièrement significatif de l'intérêt manifesté par les meilleures plumes de la Renaissance pour les antiquités égyptiennes¹. Parallèlement, le souci de la redécouverte de textes anciens, la connaissance très profonde de la littérature antique expliquent que les humanistes se soient intéressés tout particulièrement aux conditions matérielles de la transmission du savoir sur l'écriture dans ses différents aspects : support, instruments scripteurs ou conditions culturelles du transfert des savoirs. A l'intersection de toutes ces questions, ils tombaient alors nécessairement sur l'un des textes les plus difficiles de l'Antiquité classique : l'*histoire naturelle* du naturaliste Pline l'Ancien. Difficile le texte l'était d'abord en raison de l'absence de solution de continuité dans sa transmission depuis l'Antiquité : ce qui pouvait passer pour une condition favorable avait en réalité un corollaire qui l'était beaucoup moins : si le texte était passé dans les mains de tant de copistes médiévaux successifs, ce n'était pas impunément.

¹ Charles Perrat, “ Les humanistes amateurs de papyrus ”, *BEC*, n°109, 1952, pp. 173-192.

Depuis la fin du XV^e siècle, au moins, on dit très couramment du texte qu'il est particulièrement difficile d'un côté, particulièrement fautif de l'autre. La correction du texte de Pline a donc fait l'objet tout au long des XV^e et XVI^e siècles d'efforts philologiques constants et aussi de controverses académiques terribles, au point que l'un des très bons connaisseurs italiens de la question plinienne a pu parler dans un article de “ laboratoire philologique ” à propos de la transmission de l'encyclopédie plinienne².

L'enjeu était ici d'importance : pour se faire une idée des réalités antiques, pour comprendre comment les Romains avaient pu fabriquer du papier de papyrus, il fallait d'abord comprendre le texte de Pline l'Ancien; ce sont donc les diverses modalités de la constitution d'un savoir fondé à la fois sur la restitution d'un texte ancien et sur la compréhension des *realia* qu'il prétend transmettre qu'il faut essayer d'exposer.

*

Tout part donc du texte de l'*Histoire naturelle* dont il faut ici rappeler la structure et le contenu. Pline l'Ancien, commence par décrire le papyrus d'Egypte en insistant sur sa taille, la structure de la tige, celle des racines. Il ajoute à cette description une distribution géographique de la plante au delà de l'Egypte et passe ensuite à ses usages. On apprend ainsi que le papyrus a servi pour fabriquer des cordages, pour tisser des voiles, fabriquer des nattes. La racine est comestible : les Egyptiens la mâchent avant de jeter les fibres. Il s'agit donc, si on lit correctement le texte d'une sorte de gomme. L'ombelle au sommet de la tige n'a pas d'usage pratique : elle est réservée à un usage purement ornemental. On fabrique aussi des sandales avec le papier de papyrus, des barques, ou des ustensiles de ménage³. On peut également l'utiliser comme bois de chauffage.

2 Vincenzo Fera, “ Un laboratorio filologico di fine Quattrocento: la Naturalis historia ”, *Formative Renaissance Stages of Classical Traditions: Latin Texts from Antiquity to the Renaissance*, a cura di O. Pecere e M. D. Reeve, Spoleto 1995, pp. 435-66.

3 Une partie de ces usages était également mentionnée chez Théophraste qui est la source immédiate de Pline, mais sans doute pas sa source exclusive : *op. cit.*, IV, 8, 4 : “ on utilise les racines en guise de bois non seulement comme combustible mais aussi pour confectonner toutes sortes d'objets mobiliers,

Si hétéroclite qu'elle puisse paraître, cette liste est corroborée par un assez grand nombre de textes dans des champs très différents : on se rappellera par exemple que le berceau dans lequel Moïse fut abandonné sur le Nil était de papyrus.

Mais naturellement, c'est la fabrication du papier qui constitue le morceau de bravoure de ce passage. Le naturaliste romain détaille alors la fabrication du papier et les diverses qualités qu'on peut obtenir en faisant varier soit le papyrus utilisé soit le traitement appliqué. Si l'on résume, le papier de papyrus est obtenu en fabriquant une sorte de contre-plaqué à partir de la superposition de deux couches de fibres disposées à angle droit. De la qualité de la fibre, et de la zone de la tige où elle a été prélevée dépend la qualité du papier de papyrus obtenu. Pline l'Ancien en distingue plusieurs catégories, des qualités les plus fines et les plus lisses, à celles sur lesquelles l'écriture est définitivement impossible et qui ne servent donc qu'à emballer les marchandises. La meilleure qualité est réservée aux textes sacrés, puis on trouve dans l'ordre la qualité *augusta*, puis *liviana*, puis *amphitheatrica*, puis la *saitica*, la *teneotica* et finalement l'*emporitica* qui est, comme son nom l'indique, le papier d'emballage⁴. A la suite de cette rapide présentation générale, le naturaliste romain entre alors dans les détails pour faire apparaître les particularités liées à chacune des qualités de papyrus. Les chapitres consacrés au papyrus, c'est à dire à la fois à la plante et au support d'écriture, s'achèvent sur l'évocation des livres les plus célèbres, ceux de Numa⁵ ou les livres sibyllins⁶.

car ce bois est abondant et de belle qualité. Le papyrus proprement dit a une foule d'usages : on en fait des embarcations; avec le liber on tresse des voiles, des nattes, une sorte de vêtement, des matelas, des cordes et bien d'autres ustensiles (...) Dans les campagnes, tout le monde mâche le papyrus cru, bouilli ou grillé; on avale le jus et on rejette les fibres mâchées”.

- 4 Le mot dérive du grec ἑμπορίον puis du latin emporium qui désigne le commerce, l'entrepôt de marchandises.
- 5 Les livres de Numa sont déjà mentionnés par Pline dans un passage qu'Aldrovandi décalque à peu près.
- 6 Il va sans dire que les mentions relatives aux supports de l'écriture dans la littérature de l'Antiquité sont particulièrement nombreuses : Tite Live évoque les livres copiés sur du lin et on en garde en mémoire le martyr de saint Cassien, mis à mort par ses élèves, dont le supplice est relaté par Prudence. Aldrovandi connaît évidemment aussi ce dernier texte qu'il cite presque mot pour mot.

Présentée aussi rapidement, la question semble donc relativement simple. En réalité, les conditions de la transmission de l'*histoire naturelle* de Pline l'Ancien entre le moyen-âge et la Renaissance, le fait que la fabrication du papier de papyrus est une technique à peu près perdue à la Renaissance, contribuent à rendre obscur un texte pourtant essentiel de la culture occidentale. Aujourd'hui encore, les discussions demeurent sur le sens même du texte de Pline, notamment sur la question des modalités de fabrication du papier de papyrus. Pline écrit que les meilleures fibres, pour la fabrication du papier, proviennent du coeur de la tige : mais qu'entend-on par le coeur de la tige? S'agit-il du milieu de l'épaisseur de la tige? Du milieu de la hauteur de la tige? D'un mélange des deux? Il ajoute que les qualités décroissent en fonction du lieu de prélèvement des fibres “ dans l'ordre de leur position relative ”. Mais quelle position? Par rapport à quel milieu? Et comment découpe-t-on ces fibres? Les essais menés par le docteur Ragab en Egypte⁷ ou par Corrado Basile en Sicile⁸ ne semblent pas éliminer définitivement certaines hypothèses pourtant non compatibles entre elles⁹. Un peu plus loin, Pline évoque la

7 Ragab, Hassan, *Le Papyrus*, Le Caire, 1980.

8 Corrado, Basile, “ Metodo dagli antichi Egizi per la fabbricazione e la preservazione della carta-papiro ”, *Aegyptus*, anno LVII, janv-déc. 1977. p. 190-199. Basile, Corrado, “ Il Museo del Papiro di Siracusa ”, *Quaderni dell'Associazione Istituto internazionale del Papiro*, Siracusa, 1994.

9 Sur ces questions, on consultera en outre : Paoli, Cesare, *Del Papiro come materia specialmente considerato come materia che ha servito alla scrittura*, Memoria, Firenze, Coi tipi dei succesori Le Monnier, 1878 ; Lewis, Naphtali, *L'Industrie du Papyrus dans l'Égypte Gréco-Romaine*, Paris, L. Rodstein, 1934 ; Maney, A.S. et O'casey, I., *The Nature and Making of Papyrus*, Barkston Ash, 1973, p. 55-57 ; Bülow-Jacobsen, Adam, “ Principatus medio : Pliny, N.H., XIII, 72 sq. ”, *Zeithschrift für Papyrologie und Epigraphik*, n°20, 1976, p.113-116; Turner, Eric G., “ The terms Recto and Verso : the Anatomy of the papyrus roll ”, in *Actes du XV^e congrès international de papyrologie, première partie*, Bruxelles, Fondation égyptologique Reine Elisabeth, 1978 p.8-65; Hendriks, Ignace, H.M., Pliny, *Historia Naturalis XIII, 74-82 and the Manufacture of Papyrus*, *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, XXXVII, 1980, p.121-136 ; Hendriks, Ignave, H.M., “ More about the Manufacture of Papyrus ”, dans *Atti del XVII congresso internazionale di Papirologia*, Naples, 1984, t.1, p. 31-37 ; Menci, Giovanna, “ Fabricazione, uso e restauro antico del papiro : tre note in margine a Plinio, XIII, 74-82 ”, dans *Proceedings of the XVIII International Congress of Papyrology*, 1988, p. 497-504 ; Lewis, Naphtali, *Papyrus in Classical Antiquity, A supplement*, Bruxelles, fondation égyptologique reine Elisabeth, 1989 ; Capasso, Mario, “ Per la Storia della

fabrication des rouleaux de papyrus et évoque l'utilisation de colle? Mais quelle colle et pour encoller quoi, les lisières des rouleaux? Les diverses couches du contre-plaqué? Les observations menées par Eve Menei sur la constitution des rouleaux amènent des débuts de réponse¹⁰.

On comprend bien que si les questions restent vivaces aujourd'hui, elles l'étaient plus encore à la Renaissance. On a souvent montré que la transmission des savoirs à la Renaissance procédait à la fois de la transmission de textes anciens auxquels on essaie de rendre leur intégrité d'origine et de leur confrontation au monde réel. Cette confrontation est toujours problématique; on sait depuis les travaux de Michel Foucault qu'elle suppose une tentative de mise en adéquation des *res* et des *verba*, non pour aboutir à une transparence relative des unes aux autres, mais pour construire, au terme d'une interrogation dialectique la synthèse des textes et du monde.

Pour le papyrus, on ne manquait pas de textes d'ailleurs : pour les usages pratiques de la plante des bords du Nil, il fallait d'abord se reporter à la Genèse, à Moïse abandonné dans un berceau de papyrus tressé; de là aux multiples commentaires donnés du texte chez tous les Pères de l'Eglise, tant grecs que latin¹¹. On trouvait des traces médiévales ensuite, chez les encyclopédistes qui dépendent de Pline, chez les traducteurs et les amateurs de symbolique chrétienne. Ainsi, le *dictionarium morale* du bénédictin Pierre Bersuire donnait-il des pistes pour interpréter la plante et ses diverses parties dans un contexte chrétien. L'équité oblige en outre à dire que les commentateurs médiévaux ou humanistes ne disposaient pas de sources complètes : on sait aujourd'hui que la technique de fabrication du papier de papyrus est également

Fabbricazione della carta di papiro”, *Rudiae : Ricerche sul mondo classico*, n°4, 1992, p.81-99; Dimarogonas, A.-D., “ Pliny the Elder on the making of papyrus paper”, *Classical Quaterly*, 45, 1995, p. 588-589 ;

10 Eve Menei, “ Enquête sur la fabrication des rouleaux de papyrus ou Introduction à une “ voluménologie ”, avec la collaboration d’Elisabeth Delange, in *Grafma Newsletter, Bulletin du Groupe de Recherche Archéologique Française et Internationale sur les Métiers depuis l’Antiquité*, n° 5/6 décembre 2001-2002, p. 42-53.

11 O’Callghan, Jose, s.j., “ El Papiro en el lenguaje de los padres latinos ”, *Studia Papirologica*, t.1, Juillet-Décembre 1962, p.71-120.

transmise par les compilateurs médiévaux arabes, sous une forme qui présente de très intéressantes différences, et le mot papyrus apparaît dans des inventaires italiens où il semble désigner des nattes pour dormir. Les limites du concept de livre avaient intéressé les juristes, depuis l'Antiquité selon une problématique qui visait à déterminer à quel moment le support qu'était le papyrus vide de signes devenait un livre.

Tout ce matériau formait un contexte idéal pour une controverse humaniste de la meilleure espèce. Au XVI^e siècle, il n'est pas rare que le long travail d'explicitation des sources, de confrontation des livres et du réel débouche sur une discussion vive dont on peut quelquefois regretter qu'elle ne soit pas absolument courtoise. En l'occurrence, le problème fut posé pour la première fois nettement lors de la publication en 1572 d'un petit livre intitulé *Papyrus hoc est commentarius in Plinii lib. XIII*, et réédité quelques années plus tard¹². L'auteur n'était pas le premier à s'interroger sur tel ou tel problème posé par l'*Histoire naturelle* de Pline, ni même le premier à examiner tel passage du livre XIII; mais c'était la première fois, en revanche, que la totalité de ce passage, centré sur la question de la fabrication du support de l'écriture faisait l'objet d'un examen aussi attentif et aussi systématique : il convient donc d'en faire l'inventaire.

L'ouvrage de Melchior Wieland, sur le terrain de la forme hésite entre le traité et le commentaire, si du moins l'on veut bien entendre le mot au sens restreint et contemporain du mot. Il prend appui sur le texte de Pline, qui lui donne sa structure, et dévide, au fil des chapitres de l'*Histoire Naturelle* tout ce que le naturaliste sait sur la plante. Le *de papyro* est divisé en chapitres, nommés *membra* par son auteur. Chacun de ces *membra* reprend un morceau de texte, en général assez court et qui n'excède jamais quelques phrases. Melchior Wieland propose ensuite éventuellement une correction du texte, puis un commentaire qui sert d'argumentaire justificatif. Cette structure lui permet de pointer

12 *Papyrus, hoc est Commentarius in tria C. Plinii Majoris de papyro capita. Accessit Hieronymi Mercurialis Repugnantia, qua pro Galeno strenue pugnatur. Item Melchioris Guilandini Assertio sententiae in Galenum a se pronunciatae*, Venetiis, apud M. A. Vimum, 1572. In-4 °, pièces limin., 280 p.

l'un après l'autre les diverses obscurités que le texte de Pline laisse et de proposer un point de vue global sur la reconstitution des *realia* de l'Antiquité et sur la transmission des textes qui en permettent la connaissance.

Les points qui attirent son attention sont globalement ceux qui appartiennent traditionnellement à la discussion sur le papyrus; certains -mais pas tous, heureusement- font problème encore aujourd'hui. Parmi les questions définitivement réglées par la critique figure à coup sûr celle de la détermination de la plante identifiable au papyrus des anciens : l'adoption de la nomenclature linnéenne et de la taxonomie liée, lève toute ambiguïté : le papyrus des anciens est bien *cyperus papyrus L.* A la Renaissance, toutefois, la question est beaucoup moins claire : pour identifier une plante, on peut procéder de deux façons différentes. La première consiste à décider, arbitrairement ou presque, que l'on affecte un nom à un exemplaire, conservé dans un herbier qui sert en quelque sorte de mètre étalon pour toutes les déterminations à venir. Cela implique la constitution de collections de référence, ce qu'on appelle en botanique des types. A ma connaissance, il n'en existe pas avant le XVIIe siècle.

La seconde façon de procéder est épistémologiquement très différente : il s'agit de déduire la détermination d'une plante en procédant par accumulation et comparaison de proche en proche des textes qui ont décrit une plante de même nom depuis l'Antiquité. C'est globalement la méthode suivie par les naturalistes de la Renaissance, et c'est elle qui explique la formulation qui semble aujourd'hui bien naïve de Pierre Belon, alors en voyage en Egypte, montrant que “ ... le plaisir qu'un homme curieux peut recevoir de rencontrer un animal estrange et singulier, est de luy trouver quant et quant son nom ancien, pour le sçavoir exprimer : car celui qui ha quelque chose à descrire, sans la nommer de son nom propre semble faire corvee d'en prendre la peine ¹³”

13 Pierre Belon, *Les observations de plusieurs singularitez et choses mémorables, trouvées en Grèce, Asie, Judée, Egypte, Arabie et autres pays estranges*, Paris, Corrozet, 1553, fol. 119^r. Je conserve dans la transcription les graphies de l'édition ancienne.

Au-delà de la détermination de la plante qui fut le papyrus des anciens, d'autres questions sont également abordées, dont on peut observer qu'elles ont encore fait l'objet de discussions au XX^e siècle. Sur ce terrain, citons par exemple les modalités de découpe de la moëlle du papyrus, la question de l'encollage des deux couches de chaîne et de trame, la détermination des qualités de papier en fonction du lieu de prélèvement sur la plante.

Le texte de Melchior Wieland décline sur un mode assez original le problème aujourd'hui bien connu des rapports tendus entre les mots et les choses à la Renaissance. D'un côté, il a été incontestablement formé à l'école de l'humanisme. Son approche est d'abord celle d'un spécialiste des textes qui sait parfaitement le latin et le grec et cela le conduit directement à ne pas pouvoir poser le problème de la fabrication du papier de papyrus dans l'Antiquité hors du cadre du commentaire plinien. D'autre part, comme la plupart des naturalistes de cette époque, il a bien compris qu'aucun discours sur les plantes et leur utilisation n'était recevable sans une confrontation directe et exigeante avec la réalité : il intègre donc dans son discours, souvent en fin d'argumentaire les indications qui proviennent de son contact direct avec la flore égyptienne. Ainsi arc-bouté sur ces deux piliers, son discours ne pouvait manquer de prêter le flanc à la critique. Sur le terrain de la philologie, son analyse manque absolument de référence, même approximative aux manuscrits transmetteurs du texte de Pline. Souvent, il est assez difficile lorsqu'on examine un document de critique textuelle du XVI^e siècle, de préciser les sources des remarques philologiques. Avec Melchior Wieland, il est même inutile de se lancer dans cette recherche : il utilise une édition imprimée et, compte-tenu de la date de rédaction du *de papyro*, il s'agit probablement ou d'une édition bâloise héritière des travaux d'Erasme et de Gelenius, ou d'une édition lyonnaise également héritière indirecte de ces travaux, mais moins directement. Pour cette raison, certaines remarques philologiques ne peuvent que provoquer une légère inquiétude : même en considérant qu'il sait fort bien la géographie de la vallée du Nil et qu'il s'est intéressé à Ptolémée, on ne voit pas comment remplacer le nome saïtique par le nome sébennytique dans le texte de Pline. Et il faut solliciter très vigoureusement les rapports de dépendance de l'*Histoire naturelle* de Pline par rapport au traité de

Théophraste pour modifier la description de la plante dans le texte latin. Théophraste disait que le papyrus avait des racines de dix coudées de long et qu'il arrivait aussi à dix coudées de haut. Pline ne garde que la hauteur totale de la tige et ne dit rien de la longueur des racines¹⁴.

Comme il est fréquent à la Renaissance, la publication de ce premier commentaire marque le point de départ de controverses, mi-botaniques, mi-textuelles. L'orientation générale de la critique, selon qu'elle est à dominante botanique ou à dominante textuelle visera à prendre position par rapport à ce premier texte, soit qu'on le condamne pour la faiblesse de son argumentation philologique, soit qu'on reprenne en les complétant, les remarques à coloration naturaliste du texte. Un article d'Anthony Grafton a bien montré comment, de Melchior Wieland à Scaliger, s'organisait la critique de la critique et l'on se plaît à penser, même en tenant compte du fait que la controverse est une des modalités normales du débat d'idées à la Renaissance, que Montaigne avait raison de dire que “ nous ne faisons que nous entregloser¹⁵ ”. Entre Guilandinus et Scaliger, il y a cependant une autre pièce intermédiaire qu'A. Grafton ne mentionne pas¹⁶ et qui est partiellement inédite¹⁷ Comme elle

14 Théophraste, περὶ φυτῶν ἱστορία. Nous citons le texte, tant en grec qu'en français dans l'édition de Suzanne Amigues publiée par les éditions des Belles Lettres. L'examen du papyrus intervient au livre IV, chap. 8 : “ Le papyrus pousse dans une faible hauteur d'eau: deux coudées seulement et parfois même moins. Sa racine est grosse comme le poignet d'un homme vigoureux et longue de plus de dix coudées. Il s'élève au-dessus du sol proprement dit en enfouissant dans la boue des racines latérales fines et denses, et pousse vers le haut les <tiges> trigones appelées papyrus, haute d'environ dix coudées, garnies d'une chevelure sans usages ni robustesses et totalement dépourvues de fruits.

15 Montaigne, *Essais*, III, ch. 13 : “ Il y a plus affaire à interpreter les interpretations, qu'à interpreter les choses : et plus de livres sur les livres, que sur autre subject : Nous ne faisons que nous entregloser ”.

16 Grafton, Anthony, Rhetoric, Philology and Egyptomania in the 1570's : J.J. Scaliger's invective against m. Guilandinus's Papyrus, *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes*, 42, 1979, p.167-194.

17 Le texte de la *Bibliologia* d'Ulisse Aldrovandi a cependant fait l'objet d'une publication partielle par les soins d'Aldo Adversi : v. Aldo Adversi, “ Ulisse Aldrovandi, Bibliofilo, Bibliografo, e Bibliologo del Cinquecento ”, *Annali della Scuola per Archivistici e Bibliotecari*, n°8, 1968, p.85-181 et “ Nuovo appunti su Ulisse Aldrovandi bibliofilo, bibliotecario e bibliografo e sulla

émane de l'un des meilleurs naturalistes de la fin de la Renaissance, il n'est peut-être pas inutile d'en dire un mot.

Vers 1580, Ulisse Aldrovandi, un médecin de Bologne bien connu pour avoir créé le jardin de sa ville autant que pour avoir été un collectionneur passionné, avait reçu de l'un de ses compatriotes une lettre posant en toute simplicité la question de la détermination du papyrus des anciens. L'interrogation ne venait d'ailleurs pas d'un naturaliste, mais d'un sénateur de la ville, Camillo Paleotti et elle avait peut-être été suscitée par la lecture du traité de Melchior Wieland réédité en 1579. Comme il le fait toujours, Ulisse Aldrovandi répond scrupuleusement à son interlocuteur, et, comme dans une lettre ordinaire, il s'inquiète en préambule des plantes échangées, des graines et du jardin avant d'en venir à ce qui devait être le corps de la lettre. La réponse cependant prend une tournure inattendue et dérape en traité constitué, de plus de mille pages au fil desquelles Aldrovandi examine successivement tous les problèmes posés par le texte de Pline, et toutes les questions liées à celle, centrale, de l'écriture : des supports de l'écriture il passe à son apprentissage, récupère au passage une indication dans les *diverses leçons* de Pierre Messie sur l'art d'apprendre à écrire aux aveugles, traite la question des langues de l'Antiquité et de l'antériorité du grec et de l'hébreu, l'histoire des universités. Ce traité n'a jamais fait l'objet d'une publication intégrale et il y a une bonne raison à cela : son inachèvement rend sa structure assez floue et, si l'on distingue bien quelques blocs cohérents, il reste que nombre de chapitres sont redondants et qu'ils sont insérés à des moments du texte où ils ne semblent trouver qu'approximativement leur place.

Sans doute faut-il donner un exemple : l'exposé qui permet de situer le papyrus comme le support privilégié de l'écriture dans l'Antiquité intervient comme on pouvait s'y attendre dès le début du texte. Mais Aldrovandi revient plusieurs fois sur cette question, y compris à des moments où il n'est plus du tout besoin de tenir ce genre de propos général. Encore ne s'agit-il que des deux cents premières pages, lesquelles présentent une réelle unité thématique.

Les mêmes phénomènes de retour sur un sujet déjà traité rythment l'ensemble du traité, lui conférant ainsi une étrange structure ou, si l'on préfère, une structure irrégulière et répétitive du fait de l'inachèvement du texte. En réalité, le propos d'Aldrovandi procède, comme l'aurait encore dit Montaigne, à sauts et à gambades. La succession des chapitres obéit à une logique de dominos. Chacun des chapitres se raccroche au précédent par un coin, sans pour autant que l'ensemble fasse un tout très cohérent. Certains de ces chapitres nous semblent même à la limite de ce que l'on peut recevoir comme discours naturaliste : ainsi celui tiré du *Dictionarium morale* de Pierre Bersuire. La question traitée est celle des usages métaphoriques du papyrus. Intégré, hors de son contexte de départ, dans le discours scientifique d'Aldrovandi, cet emprunt nous vaut un des chapitres les plus étranges dans lequel le naturaliste de Bologne s'interroge pour savoir si l'homme honnête ressemble ou non à un papyrus¹⁸. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, cet excursus dans la littérature morale et théologique n'a rien d'un hors sujet. On lui accordera volontiers un statut de digression dans le cours du discours proprement botanique et on pourra même trouver cette série d'images assez osée; mais il faut rappeler ici que la digression est l'une des figures classiques de la rhétorique de la Renaissance et que le caractère proprement encyclopédique de la démarche aldrovandienne rend obligatoire l'intégration dans le discours de ces considérations morales.

¹⁸ Ulisse Aldrovandi, *Farrago historiae papyri*, BU Bologne, ms.124-83, p. 26-27: “ Meritamente parmi dover describer et aggionger qua le bellissime similitudini che gli theologi pigliano dalla forma et natura di questo nostro papiro referendolo alla attione humana dicendo che l’huomo perfetto debbe in tutto esser simile al papiro il qual huomo nasce in luoghi humidi, cioè nell’humore della divotione et compassione et questo homo perfetto deve esser esteriormente verde nel convertare per l’honestà et tondo per la volontà dell’obediencia, liscio et uguale per la verità et simplicità et mansueto per la benignità et interiormente deve havere candida la medolla della volontà et conscienza per la purità dell’innocenza; molle per la benignità della clemenza; secca per l’asperità dell’astinenza; legiera per la povertà volontaria, porosa per la copia delle buone affetioni; succhiosa et avida della celeste gratia et divotione overo della scienza et dottrina per volontà et desiderio. Et le medolle della buona conscienza nutriscono il fuoco della charità et l’accendono; et danno lume di buone essempii ne’ conventi et nelle chiese ”.

Il me faut à présent conclure. La question du papyrus des anciens, au travers des deux cas jumeaux de Melchior Wieland et d'Ulisse Aldrovandi constitue un bon exemple de la façon de traiter une question scientifique à la Renaissance. Fait de l'accumulation des savoirs antérieurs, le discours scientifique tente l'impossible conciliation du réel et des textes. Comme le dit Pierre Belon, la connaissance du monde, lorsqu'il s'agit du monde ancien, est toujours une re-connaissance. Il s'agit, au travers de ce mouvement de constitution encyclopédique du savoir, de réconcilier les textes anciens et de construire les savoirs nouveaux. Dès que le débat concerne les plantes, les questions deviennent particulièrement ardues parce qu'on n'a presque jamais la certitude, à la Renaissance, de pouvoir retrouver le savoir antique sur le sujet. Sans doute dira-t-on ensuite que l'on doit aux savants de la Renaissance d'avoir intégré l'observation du monde dans leur méthode scientifique, et cela est vrai : Melchior Wieland, Pierre Belon, Ulisse Aldrovandi et tant d'autres partagent le privilège d'avoir voyagé dans le monde pour apprendre à le regarder. Il reste cependant, et la question du papyrus en est l'une des nombreuses illustrations qu'au delà de son horizon, une fois la nuit tombée sur le monde, c'est dans son cabinet ou mieux dans son musée que le naturaliste s'installe pour confronter ce qu'il a vu et ce qu'il a lu. Son approche est alors infiniment dialectique et vise à restituer, au-delà des contradictions entre les auteurs et la réalité, la cohérence profonde de la Création.